

SUR BRASSENS ET AUTRES ENFANTS D'ITALIENS

**Derrière chaque grand homme se
cache une femme**



**Bieke
Van Camp**

Collection 2025-2026

Bieke Van Camp

Derrière chaque grand homme se cache une femme

Une belle rencontre

En arrivant rue Nicolas Pietkin à Thier-à-Liège, sur les hauteurs de la ville de Liège, je découvre un quartier verdoyant, calme et agréable. À première vue, c'est une banlieue modeste et sympathique. Je ne peux m'empêcher de lire les noms sur les boîtes aux lettres, qui témoignent d'une forte présence italienne. Au bout de la rue, j'aperçois un espace vert, des bancs où quelques personnes âgées s'asseyent pour parler et, derrière, de belles collines, plantées d'arbres. Une carte postale en somme. Au numéro 8, je trouve Ivo Saccomano qui m'explique que ces collines, qu'on appelle terrils, sont une trace du passé récent du quartier. Combien ces collines, complètement noires il y a encore une quarantaine d'années, l'avaient impressionné le jour de son arrivée en Belgique !

Ivo est un mineur italien, venu en Belgique en octobre 1955. Il a fait le voyage en train, après avoir passé de nombreux contrôles sanitaires (trois radiographies des poumons notamment). Il venait travailler dans les mines belges dans le cadre de l'accord bilatéral signé entre l'Italie et la Belgique en 1946. Cet accord prévoyait l'arrivée d'Italiens dans les charbonnages belges, la Belgique envoyant en retour du charbon en Italie. De cette façon, Ivo pouvait échapper au service militaire et envoyer de l'argent à sa famille restée en Italie, dans son village natal, Orgnano di Basiliano, un petit village du Frioul. La vie en Belgique, surtout dans les mines, était très dure. D'innombrables témoignages le montrent. Mais c'était surtout une vie solitaire. On travaillait six jours sur sept dans le charbonnage et le dimanche il fallait laver et réparer les vêtements, préparer à manger pour toute la semaine. C'était d'autant plus dur que les conditions de vie prévues par cet accord italo-belge étaient peu, voire très peu, respectées. Pendant deux ans, Ivo reste seul en Belgique et trouve du réconfort dans les lettres qu'il échange, au moins une fois par semaine, avec Ines Micelli. Il lui envoyait de l'argent pour qu'elle puisse acheter des timbres et, quand cela ne suffisait pas, elle vendait des œufs en cachette de sa famille qui pourtant n'était pas dans le besoin, mais qui voyait cette correspondance d'un mauvais œil. Au bout de deux ans, Ivo rentre en Italie et épouse Ines, qui n'a alors que dix-neuf ans : « Je ne me rendais pas trop compte, mais je suis venue ici par amour. L'amour rend aveugle, comme on dit. Je ne regrette pas. L'expérience que j'ai eue ici a été très riche ».

Ines Micelli, originaire elle aussi d'Orgnano di Basiliano, part donc pour la Belgique le 10 août 1957, le jour de son mariage avec Ivo. Le soir même, à minuit, Ines et Ivo sont arrêtés sans certificat de mariage à la frontière italo-suisse, elle pour abandon du toit paternel et Ivo pour enlèvement de mineure. Grâce à un frère d'Ines qui est douanier, ils parviennent quand même à continuer leur voyage jusqu'en Belgique. « Quel drôle de voyage de noces et quel drôle de lune de miel ! », me dit le couple en riant.

Ines est venue soutenir son mari en Belgique, bien que le fait d'émigrer n'ait pas été pour elle une obligation. Elle aimait son village, sa famille, elle avait de l'argent, « enfin, j'étais gâtée moi ». Arrivée à Liège, elle a souffert. Aujourd'hui elle trouve dommage qu'on ne parle jamais de la condition des femmes immigrées et elle voudrait laisser des traces, puisque, dit-elle, quand on parle, le monde avance. La condition de la femme doit s'améliorer de génération en génération :

Ma maman me disait quand j'étais petite : si je savais que mes deux filles feraient la vie que j'ai faite, j'aurais préféré les voir mortes. Heureusement les choses se sont énormément améliorées.

À cause de ces mots d'Ines, j'ai voulu consacrer, dans ces quelques lignes, le plus de place possible à sa condition de femme durant ses années d'intégration en Belgique. Si elle « ne descend pas à la mine », la femme du travailleur n'en occupe pas moins un rôle clef dans la réalité de l'immigration, comme le montre cet entretien, dont j'ai eu plaisir à rendre compte car il part, avant tout, d'une belle rencontre.

« Tout est une question de choix »

S'il faut bien une chose, quand on immigré, c'est du courage. On quitte sa famille, on arrive dans un pays où l'on ne connaît ni la langue, ni les mœurs, ni le climat... La devise d'Ines et Ivo devient alors :

Il faut faire des choix. Tout est une question de choix. On n'aime pas le mot « privation », ni ses dérivés tel « privé » ou encore « priver ».

C'est sans aucun doute une façon très positive de voir les choses. D'autres mères immigrées, expliquent-ils, donnaient tout à leurs enfants, une glace, des sucreries, en revanche, il n'y avait pas une miette de pain dans l'armoire. Il faut donc savoir gérer et savoir identifier ses priorités.

Vu que nous avions peu d'argent, j'achetais de la viande tous les jours pour lui, et moi, je mangeais du pain sans rien. « Mais tu ne manges pas ? » disait Ivo. « J'ai mangé avant, j'avais trop faim. » Mais j'avais mangé du pain sec.

On dit en Belgique que derrière chaque grand homme se cache une femme. Très souvent on l'oublie. L'histoire des femmes dans l'immigration est trop peu évoquée et étudiée, puisque celles-ci n'occupent pas le rôle « visible ». Ainsi, pendant qu'Ivo partait à la mine, Ines restait à la maison, dans des conditions – surtout en hiver – difficiles. La moindre tâche quotidienne devenait une épreuve : les habits de travail d'Ivo devaient être lavés, or, ils étaient noirs de charbon et le couple n'avait pas de machine à laver. En outre, la maison dans laquelle ils habitaient laissait à désirer. Il fallait louer une maison de la mine car si une maison « privée » était libre, on ne la louait « ni aux étrangers, ni aux chiens ». Dans la maison où habitaient Ines et Ivo, ils se retrouvaient parfois sans charbon. Surtout au début, le couple ne pouvait pas se permettre de chauffer leur maison toute la journée. Donc Ivo parti, Ines retournait au lit, afin de retrouver un minimum de chaleur. Leur premier fils, la première année de sa vie, a eu de la fièvre tous les jours. « Il y avait tellement de courants d'air », explique Ines. De plus la maison était complètement penchée à cause de l'affaissement du sous-sol minier. En hiver, il arrivait que tous les tuyaux soient gelés, même dans la pièce où le poêle était allumé. Après plus de vingt ans, Ivo et Ines se sont décidés à acheter une maison à eux (ils ont reçu une somme inespérée), à côté de la

mine. Les personnes qui habitaient dans la rue, où le couple vit encore aujourd'hui, sont venues parler aux anciens propriétaires de la maison pour les convaincre d'annuler la vente « puisqu'ils voulaient pas d'Italiens dans leur quartier ». Mais Ines de renchérir : « Je ne regrette rien ».

Le jour où Ines est arrivée à Liège, elle a énormément pleuré. Il en a été de même quand la première lettre de sa famille, restée en Italie, lui est parvenue. En prenant son courrier, elle a vu une femme italienne, immigrée depuis plus longtemps qu'elle, et ainsi, plutôt que d'ouvrir la lettre, elle est allée « parler avec cette dame, puisque la lettre y resterait ». Le contact avec cette personne pourrait, en revanche, se perdre. Et Ines a bien fait, puisque cette dame a ensuite aidé Ines, plus pauvre qu'elle, en l'invitant au chaud chez elle, en lui offrant un café de temps en temps (Ines et Ivo étaient trop pauvres pour pouvoir se permettre ces petites choses du quotidien). « Cela m'a appris à saisir le moment ». Tout cela pour dire que, parallèlement à cette vie dure, il existait une grande solidarité entre les femmes :

Beaucoup de femmes m'ont accueillie de diverses manières : me donnant diverses informations, en faisant des traductions d'italien en français... je ne sais pas comment les remercier, mais j'y pense souvent.

Ines est arrivée seule, car son mari était occupé durant la journée et elle n'avait pas d'autres parents en Belgique, mais elle a pu trouver dans son quartier de véritables amies. « Comme dit un proverbe de chez nous : qui a trouvé un ami a trouvé un véritable trésor ». Le fait d'aller à l'église permettait de faire des connaissances. À force de voir toujours les mêmes personnes, on finissait par devenir amis.

Les incompris au pays

En Italie, en voyant tous les dépliants roses annonçant qu'on recherchait des mineurs, on pensait que la vie en Belgique était meilleure, que l'on gagnait de l'argent, que l'on menait la belle vie en somme. Le plus dur était de voir, et surtout d'accepter, que ce n'était pas le cas. On avait la vie que l'on pouvait avoir. Ines portait tous les jours le même « tablier ». Et puis un autre petit « tablier » par dessus. Après cinq ans en Belgique, le couple est rentré pour la première fois en Italie, avec leurs deux premiers enfants. Pour l'occasion, Ines avait acheté une petite robe. La réaction d'une personne de sa famille en voyant la robe d'Ines en disait long : « ils n'ont pas mieux que ça en Belgique que tu viens ici comme ça ? » Personne n'était prêt à écouter l'autre. Il fallait montrer une Belgique qui n'existait pas, plus belle que ce qu'elle était. Il fallait rentrer vainqueur. Pour alléger un peu ses problèmes financiers, Ines avait même trouvé un emploi « à la fabrique ». Mais, tombée enceinte peu après, on ne l'a plus embauchée. Plus tard, tant que les enfants étaient petits, tous deux ont décidé qu'il valait mieux qu'Ines reste à la maison, pour s'occuper des enfants. Ils ne pouvaient pas payer une nourrice et il n'y avait simplement pas de services où envoyer les enfants dans les quartiers « des immigrés ».

« Je savais dire que “oui” »

J'ai eu des problèmes un jour et cela m'a marquée tristement, mais en même temps ça m'a fait réfléchir, ça m'a fait changer toute ma personne. On avait deux pièces, la cuisine et la chambre à coucher juste à côté. Un jour un plombier de la mine arrive. Et je savais dire que oui en français. Mais je savais faire un café, un café italien ou un café belge c'est toujours du café. Alors il prenait une tasse de café avec moi, je disais que oui, mais je ne sais pas ce qu'il disait, et pour finir, comme la chambre à coucher était juste à côté, il baisse ses pantalons. [...] Et moi je me suis dit là, il faut que je change, il faut que j'apprenne. Je disais à mon mari « on retourne en Italie » mais il disait « non parce que ci, parce que ça », il avait des problèmes d'argent. Alors il fallait absolument que je change. Et j'ai pris des cours

de français. Je descendais le soir à pied en ville pour prendre des cours de français, parce qu'on n'avait pas de moyens pour prendre le bus. Il y a eu d'autres occasions comme ça, qui me faisaient comprendre que j'allais avoir des problèmes de langue. Je ne comprenais pas un mot. Ce qui m'a soutenu c'était le fait que j'aimais mon mari, peut-être qu'aujourd'hui ce ne serait pas possible. J'ai dû tout quitter pour lui. J'avais une famille, j'avais à manger, à boire, tout ce que je voulais. J'étais gâtée moi, donc je suis venue pour lui, sans argent. Il faut vraiment s'aimer très fort pour pouvoir supporter...

La langue est un thème récurrent quand on parle d'immigration et d'intégration, puisqu'elle est indispensable. Les raisons qui motivaient Ines à apprendre le français sont ainsi très claires. Pour Ines, c'était même devenu quelque chose de vital. Ines, en allant suivre des cours de français presque tous les jours (à pied, puisqu'elle n'avait pas d'argent pour prendre le bus), apprend donc la langue bien avant Ivo, déjà en Belgique depuis deux ans. Mais longtemps encore, Ines a ressenti les défauts de langue comme pénalisants :

Un jour mon fils devait aller chez le docteur et je lui ai fait écrire la feuille que moi, je signais. Mais à l'école on ne l'a pas laissé partir parce que ce n'était pas moi qui l'avais écrit... mais moi je ne savais pas l'écrire correctement en français. J'avais confiance en mon fils, il ne faisait pas de blagues.

Ivo ajoute en rigolant :

Il y a parfois des mots, que je connais en frioulan, mais pas en français, ni en italien et vice versa. Une fois, ma fille s'est mise à rire comme une folle : tu n'as pas entendu ce que tu as dit ? Tu as commencé en français, tu es passé par l'italien et tu as fini en frioulan. Tu as tout mélangé !

Tout cela illustre le processus d'apprentissage qui ne va pas de soi. Le problème, ajoute Ines, est que « l'on ne peut pas faire comme ça avec n'importe qui ».

Ines, venue par amour, explique qu'elle souffrait beaucoup au début. Du mal du pays. D'exclusion. De racisme.

Vivre ici dans une maison laide, dans un monde où on était vu comme ça, c'était un monde malsain pour moi. Quand tu as quelque chose, tu es considéré. Quand on a acheté la maison, nous étions mieux vus. Les enfants étaient bons tous les trois. Ils ont étudié. On nous disait : Aaah vous êtes un modèle de famille. Mais pourquoi ? Avant qu'est-ce qu'on était ?

Le couple n'était pas venu pour rester en Belgique. Savoir qu'ils allaient retourner en Italie, une fois la situation financière améliorée, rendait plus difficile l'intégration. Mais avec les enfants qui commençaient à aller à l'école, le couple a jugé plus favorable, afin de ne pas déranger leur vie, de rester. La décision prise, Ines a commencé à moins souffrir (pour Ivo c'était exactement le contraire : son but en Belgique était d'envoyer de l'argent chez lui, maintenant qu'il ne travaille plus, la raison initiale n'existe plus).

La vie associative

Ines n'était pas la seule à souffrir. Et elle le savait. Ainsi elle a décidé d'aider les autres femmes, immigrées après elle. Elle est même devenue responsable d'un groupe de femmes immigrées : « Ce n'est pas parce que moi j'ai souffert que d'autres doivent souffrir aussi ». En tant que responsable, elle faisait l'interprète, parce que beaucoup d'immigrants ne savaient parler que patois (le napolitain et le sicilien surtout). « On comprend tous les dialectes italiens maintenant » ajoute Ivo en rigolant. Quand Ivo travaillait, Ines accompagnait même les immigrés siciliens chez le médecin, sans savoir parfois qui étaient ces personnes. Il y avait une confiance à la fois énorme et nécessaire. Ines raconte aujourd'hui qu'elle sait beaucoup de choses très intimes des familles immigrées, puisqu'il fallait savoir pour traduire. Elle s'occupait aussi des dossiers des autres familles qui voulaient acheter une maison liégeoise :

Chez nous c'était un bureau social. On accueillait aussi pas mal de nouveaux immigrés, qui n'avaient pas encore trouvé une maison. Mais on a été compensé largement par leur gentillesse après. Une femme, tant d'années après, m'a même offert les premières fraises de son jardin !

Par la suite, Ines, tout comme Ivo, s'engagera dans beaucoup d'associations. Ivo plutôt dans des associations syndicales, notamment la Confédération des syndicats chrétiens (CSC), Ines dans les associations sociales comme « Familles nombreuses », et « Vie Féminine », mais cela va presque de soi.

La seconde génération

Un autre aspect important de l'immigration italienne est de voir comment les enfants s'intègrent dans leurs écoles, villages, etc. C'était, sans aucun doute, la première préoccupation d'Ivo et Ines. Il fallait surtout mettre les enfants à l'école, dès l'école maternelle pour faire en sorte qu'ils apprennent le plus tôt possible le français (chez eux, ils ne parlaient que le frioulan). Ines explique comment, dans d'autres familles, le fait que les mamans – *le mammone* – gardaient les enfants à la maison a pénalisé leurs enfants pour les années à venir. Ici revient la « question de faire des choix » : ce qui était le plus important pour le couple c'était de faire étudier les enfants :

Là encore, selon nos familles en Italie, nous avons de la chance que nos enfants aient fait des études. Mais ils ne demandent jamais, par contre, comment nous avons fait.. tout le monde trouve toujours que les autres sont meilleurs qu'eux.

L'erba del vicino è sempre più verde, en quelque sorte.

En termes d'intégration les enfants avaient des problèmes à l'école, non pas à cause de la langue, mais à cause de l'étroitesse d'esprit d'autrui. Les Italiens étaient mal vus par les Belges puisqu'ils venaient ici pour « voler » leur travail, leur pain. Ainsi, alors que leur premier fils avait été en tête de classe l'année précédente, ses résultats avaient baissé. Ivo est donc allé voir l'enseignant qui lui a expliqué qu'il n'y avait rien de plus normal puisque son fils était un immigré italien. Mais, dit Ines, « il était italien l'année d'avant aussi, et il n'y avait aucun problème ». Quelques années plus tard, un enfant a dû quitter l'école parce que la fille d'Ines et Ivo avait de meilleurs résultats que lui, ce que ses parents n'admettaient pas. Les enfants ressentent énormément cela. La compréhension des professeurs n'était pas toujours au rendez-vous non plus : un titre de devoir pour les cours de français était « J'accompagne mon père au bureau de vote ». Pour leur fils ce n'était pas une réalité, puisqu'Ivo ne pouvait pas voter. Ne sachant qu'écrire, l'enfant a rendu une copie presque blanche, s'attirant les foudres de son enseignant. Cela n'est qu'un exemple.

C'est le premier enfant du couple qui a le plus senti les difficultés de l'immigration. Mais tous les enfants ont surtout souffert du manque de présence d'Ivo à la maison. Le couple les a tous mis devant le choix : les études ou le luxe (vêtements, loisir...). Au fur et à mesure, les enfants ont pris conscience de ce que leurs parents avaient fait pour eux et maintenant « ils l'apprécient beaucoup ».

L'italianité maintenant

Aujourd'hui Ivo et Ines Saccomano regardent encore la télévision en italien. Et quand je leur demande ce qu'ils regardent, ils répondent en chœur : « on regarde la Rai Uno, puisqu'ici le journal commence à sept heures trente, en Italie à huit heures. Donc c'est parfait. Comme on est ouvert, on s'intéresse un peu à tout. À la Belgique, à l'Italie. » Quant à la cuisine, elle aussi est le fruit d'un mélange. Quand Ivo me montre une photo pour me présenter tous les membres de la famille, je me rends compte à quel point *l'italianità* demeure chez eux : leurs petits-enfants ont tous des prénoms italiens (Laura, Paolo, Sabrina et Anna), parlent couramment la langue et visitent leur pays d'origine quand ils le peuvent.

« Mais qu'est-ce que je suis alors ? »

On dit qu'un immigré restera toujours un immigré. Au début j'étais choquée, maintenant je comprends mieux. Quoique, on est tous des personnes.

Aujourd'hui, Ines et Ivo ressentent toujours le manque de leur terre natale, de leurs racines (« surtout au niveau climat », rigole Ivo). Mais, disent-ils, « quand on est là-bas, on veut être ici, et inversement ». Cinquante-sept ans après le départ d'Ivo pour venir travailler dans les mines, le couple retourne au moins une fois par an en Italie et essaie de parler des conditions des mineurs italiens, devenus étrangers aux yeux de leur pays.

On n'est ni là, ni ici. Quand on est là et qu'on critique les Belges, ça me fait mal. Quand on est ici et qu'on critique les Italiens ça me fait mal aussi. Quand on va en Italie on nous appelle « les Belges », en Belgique on nous appelle « les Italiens ». Une fois notre fils nous a demandé : « mais qu'est-ce que je suis alors ? »

Malgré les difficultés qu'ils ont pu avoir, Ines et Ivo se sont battus pour changer des choses, elle sur le plan social en tant que militante de « Vie Féminine », lui pour améliorer les conditions de travail en manifestant et en s'engageant même en politique. Ces derniers mots d'Ines me semblent la meilleure conclusion :

La solidarité ne devrait jamais mourir, parce qu'elle permet à l'Homme de vivre, sentir que quelqu'un nous aide, nous écoute et partage nos peines. C'est pour moi une grande richesse, une grande valeur humaine.